

ROSE M. BECKER



*Le père Noël
était*

**PRESQUE
PARFAIT**



BONUS



Éditions  Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Rose M. Becker

***LE PÈRE NOËL ÉTAIT PRESQUE
PARFAIT,
VOTRE CHAPITRE INÉDIT !***

zflg_001

La rencontre à travers les yeux de Liam : *Cette parfaite inconnue*

– Déshabillez-vous !

Euh... j'ai mal entendu ou... ?

Relevant la tête, je pose sur Calista des yeux écarquillés, un peu déstabilisé par sa demande. Non qu'elle me déplaise ! En fait, je serais tout à fait partant... mais ne devrait-elle pas au moins m'offrir un verre avant ? Je retiens ma réplique de justesse en remarquant la petite rougeur en train de poindre à ses pommettes, menaçant d'embraser son visage entier. Elle semble à la fois directe et timide.

En un mot : charmante.

– Je vous demande pardon ? fais-je, sans parvenir à cacher mon sourire en coin.

La jeune femme se tient sur le seuil de la chambre, une main sur la poignée de la porte et une grosse trousse en toile rayée coincée sous le bras. Elle pénètre dans la pièce alors que j'abaisse le roman policier trouvé sur les rayonnages de la

petite bibliothèque en bois – une sombre histoire de tueur en série, idéale lorsqu'on réside dans un endroit complètement isolé et coupé de toute civilisation.

Les joues en feu, elle passe la pointe de sa langue rose sur ses lèvres charnues.

Sexy.

– Vous devez vous déshabiller pour vos soins, tente-t-elle de se reprendre.

Très sexy, même. Je ne pensais pas qu'une femme pouvait être aussi attirante en gros pull à col roulé et jeans – mais Calista dégage quelque chose de spécial. Une aura. Une énergie. Une façon d'être. Mais je m'égare, non ? Ce doit être à cause la promiscuité qui règne dans ce café. Mon sourire s'agrandit lorsqu'elle agite sa trousse, sans doute pour cacher son malaise.

– Vous venez jouer les infirmières ?

Je ne suis pas charitable. Du tout. La malheureuse vire au rouge brique, comme si sa peau s'enflammait. Même la base de son cou devient écarlate en quelques secondes. Cela dit, l'imaginer en blouse blanche amène aussi une petite chaleur au creux de mes reins. Les yeux rieurs, je la contemple avec une attention soutenue, détaillant ses traits réguliers et ses grands yeux noisette, frangés d'immenses cils bruns. Elle finit par se détourner pour poser ses affaires sur le bureau, ne m'offrant plus que son dos.

Le côté pile vaut bien le côté face.

Cette immobilisation forcée commence à me monter à la tête ! J'éclate de rire alors qu'elle multiplie les gestes nerveux pour s'emparer du coton, sans doute persuadée que je me moque de ses maladresses. En vérité, je me fiche surtout de moi. Vivre isolée avec cette jeune femme qui m'a sorti de la neige perturbe mon équilibre.

– Ça ne durera pas longtemps, me promet-elle.

Elle n'ose toujours pas me faire face, fixée sur ses mains, et semble déployée des efforts considérables pour ne pas croiser mon regard. Allongé sur le lit et le buste relevé par les oreillers, je l'observe en silence. L'air de la pièce grésille entre nous, chargé d'ondes de désir. Se rend-elle seulement compte ? Calista me semble parfois si... innocente. Non, pas innocente. Pure. Naïve. Avec le cœur sur la main – et beaucoup trop exposé. Elle devrait se protéger davantage.

M'asseyant sur le matelas, je retire en vitesse pull, sous-pull et toutes ces couches de vêtements qui me donnent l'impression de peler un oignon. À cet instant, mon appartement new-yorkais et son chauffage réglable au seul son de ma voix me manquent terriblement ! Torse nu, je fais rouler mon bras, jouant avec les muscles de mon épaule.

Je suis un peu rouillé.

Cet accident de voiture ne m'a pas été clément. Couvert de petites égratignures, je suis aussi bardé d'ecchymoses sur le

torse et le dos – je le sais pour m’être observé dans le miroir de la salle de bains sous toutes les coutures. Et encore ! Cela aurait pu être pire. Ma tête n’a-t-elle pas failli percuter le pare-brise ? Sans la ceinture de sécurité, je ne serais sans doute plus de ce monde.

– Je suis allée chercher la...

Se tournant vers moi, Calista ne termine pas sa phrase. Et je sens ses yeux glisser sur mon buste, descendre lentement de mes épaules à la ceinture de mon pantalon en s’attardant sur mes pectoraux.

Je rêve ou elle me reluque ?

– Calista ?

Pas de réponse. Elle continue à me mater – en particulier mes biceps. J’essaie de ne pas rire. Installé sur le rebord du lit, j’agite une main sous son nez pour qu’elle revienne à elle.

– Hou, hou !

Mes doigts passent devant ses yeux.

– Hein ? balbutie-t-elle en sursautant enfin.

On dirait qu’elle se réveille.

– Oui ! Oui ?

De retour parmi les vivants, elle me contemple avec un

embarras mêlé d'incrédulité, visiblement déstabilisée par ses propres réactions. Impossible de ne pas rire ! Elle plante alors les poings sur les hanches, faussement en colère. Un bon moyen de reprendre contenance :

– Et je vous ai déjà dit de m'appeler Cali !

Elle sourit à son tour – un sourire magnifique qui illumine ses traits. D'un geste gracieux de la tête, elle rejette en arrière l'une des mèches châtaines échappées de sa queue-de-cheval. J'ai bien conscience de ne pas lui être indifférent. Et j'acquiesce pour lui faire plaisir. Cali. Pas Calista. Même sa familiarité m'étonne. Comment peut-elle se montrer si simple, si accessible avec un parfait inconnu ? Après tout, elle ne sait rien de moi. Et pourtant, elle m'a recueilli, soigné, offert un toit... sans rien demander en retour.

De quelle planète débarque cette fille ?

Imbibant un coton d'alcool à 90 degrés, elle s'approche de moi pour désinfecter mes blessures.

Aïe. Ça va piquer.

Non. Sois brave, Liam !

Mon visage demeure hermétique au moment où le coton effleure mes longues plaies, pour les nettoyer une à une. Très concentrée sur sa tâche, Calista ne prononce plus un mot. Elle est penchée au-dessus de moi, si proche que je peux sentir un effluve de son parfum fruité, sucré, à la fois féminin et frais.

Je la contemple soudain plus gravement, ému par ses gestes doux. Elle s'évertue à ne pas me faire mal.

– Vous n'êtes pas obligé de faire ça...

Surtout, je ne comprends pas pourquoi elle le fait. Elle secoue la tête, l'air de ne pas comprendre.

– Bien sûr que si.

– Je pourrais très bien me débrouiller seul, ajouté-je, un peu par bravade et beaucoup par orgueil.

Être soigné par quelqu'un ne fait pas partie de mes habitudes. D'ordinaire, je me débrouille toujours seul – et je ne m'en porte pas plus mal. Au contraire ! Compter sur soi reste le meilleur moyen de s'en sortir dans la vie. Se méfier des autres, aussi. Y compris des jeunes femmes trop attirantes et généreuses. Calista hausse les épaules, continuant à nettoyer l'une de mes blessures. S'occupant d'une égratignure à la base de mon cou, elle rapproche son visage du mien... au point de me troubler.

– Je n'en doute pas une seconde, admet-elle, souriante. Mais je suis là. Alors autant en profiter.

Je ne peux faire autrement que lui rendre son sourire. Sa bonne humeur, sa gentillesse sont presque contagieuses. J'en oublie presque les élancements provoqués par l'alcool. Et pour dissiper les sentiments qui commencent à naître en moi, et que je me refuse à identifier, j'opte pour un ton plus léger.

– Vous m’encouragez à profiter de vous ? m’amusé-je.

Je ne me lasserai jamais de la voir rougir. C’est assez craquant. Et puis, quelle fille pique un fard de nos jours ? Calista – pardon, Cali – ne ressemble vraiment à personne.

– Que... quoi ? bafouille-t-elle.

Elle cesse ses soins et je devine sa main trembler légèrement au-dessus de ma peau.

– Quoi ?

Sa voix monte d’au moins deux octaves.

– Pas du tout ! s’indigne-t-elle avec un train de retard.

– Cali...

Je retiens de justesse la dernière syllabe de son prénom et m’empare de sa main. À nouveau, je la sens frissonner tandis que j’enveloppe ses doigts, les pressant comme si je voulais la réchauffer. Quelque chose se passe entre nous. Une force silencieuse qui circule d’un corps à l’autre, de mon bras au sien. Comment pourrais-je l’ignorer ? Je relâche aussitôt sa main, redoutant presque de me brûler. Et je ne reconnais pas le son de ma voix lorsque je murmure, le timbre trop rauque :

– Je plaisantais...

Ou pas.

Cali ouvre la bouche sans rien répondre et, muette, elle

s'attelle de nouveau à mes soins. Sa proximité me semble soudain... étouffante. Surtout lorsqu'elle se rapproche, me frôlant de ses longs cheveux pour atteindre les plaies situées au bas de mon dos. Ses doigts courent sur moi, voletant d'une écorchure à l'autre. À chaque fois qu'elle me touche, j'essaie de ne pas tressaillir. Ses mains sont si douces, si légères... et sa respiration caressante n'arrange rien. Cet échange est si intime que je ne bouge plus, transformé en statue. Je m'efforce de regarder le mur plutôt qu'elle, me découvrant une étrange fascination pour le papier peint à grosses fleurs des années 1970.

– Laissez ! dis-je soudain.

Stop. Je ne peux plus supporter ses caresses. Ni sa proximité. Désarçonnée par mon ton, elle relève la tête et m'interroge du regard.

– Je peux terminer tout seul.

Pour le salut de mon âme.

Elle ne dit rien, son coton au bout des doigts.

– Vraiment, assuré-je.

J'essaie de me faire convaincant, quitte à plonger dans ses yeux et m'y perdre. Elle croise alors ses bras sans se laisser impressionner.

– Comment allez-vous atteindre le bas de votre dos ? se

moque-t-elle.

J'arque un sourcil plein de condescendance, me transformant en véritable Monsieur Je-sais-tout-faire. C'est mon identité secrète. La faute à cette terrible mauvaise foi solidement enracinée en moi. Je ne sais jamais reconnaître quand j'ai tort. Mais cela fait partie de mon charme. Du moins essayé-je de m'en convaincre !

– Je peux très bien tendre le bras, dis-je, très supérieur.

Je suis très au-dessus de ces considérations terre à terre et mesquines. Calista me regarde sans en gober un mot.

Elle a oublié d'être bête...

– On fait le test ? me propose-t-elle.

Elle me tend le coton. Que je me garde bien de prendre. J'ai encore toute ma tête, merci – et je ne suis pas encore membre du cirque du Soleil... ni en état de faire des contorsions. Je hausse les épaules avec dignité.

– Je n'ai pas envie de me tordre dans tous les sens devant vous.

Elle ricane.

– Comme si vous pouviez !

Et tout en levant les yeux au ciel, elle recommence à désinfecter mes blessures. Je refuse néanmoins de me rendre

si facilement.

– Ce n'est pas comme si j'étais gravement blessé !

Elle marmonne un « mouais » presque inaudible... mais j'ai l'ouïe fine. Et une maladie gravissime et incurable nommée « envie d'avoir le dernier mot ». Tout le temps. Toujours.

Elle va finir par regretter de ne pas m'avoir abandonné dans la forêt...

– Je n'ai plus qu'à vous étaler un peu de pommade, m'explique-t-elle, conciliante.

– De la pommade ? suffoqué-je. Pour ces brouilles ?

– Ne jouez pas les gros durs ! Vous avez reçu des éclats de votre pare-brise dans votre corps.

Je manque d'étouffer.

– Les gros durs ? répété-je.

Vexé, je la foudroie d'un regard noir tandis qu'elle se fiche ouvertement de moi. Dans un grand rire, elle attrape son tube de pommade et commence à en étaler une noisette sur mes plaies. Je dois admettre que ça fait un bien fou après les morsures du désinfectant. Même si je ne l'avouerais pas avec un flingue sur la tempe. Je croise les bras, marquant ma désapprobation.

– Excusez-moi de ne pas pleurnicher pour trois misères !

Mais elle ne réagit pas comme j'aurais pu m'y attendre.

Elle me contemple intensément, comme si elle voyait au-delà de la simple posture – comme si elle me voyait *vraiment*.

– Vous, vous n’êtes pas du genre à avouer quand vous vous trompez, non ?

Offensé dans mon orgueil – ou d’avoir été si bien percé à jour – je lui lance un regard hautain.

– C’est peut-être parce que je ne me trompe jamais ?

– Bah voyons !

Et avec un petit sourire de triomphe, elle termine ses soins avant que je ne puisse protester. Je me demande même si toute cette conversation n’était pas seulement destinée à m’occuper l’esprit. En fait, je crois qu’elle m’a roulé.

– Ce n’était pas si terrible ! me lance-t-elle alors en refermant le tube de pommade.

Rejoignant le bureau, elle range sa trousse pendant que je maugrée dans ma barbe. Puis elle ramasse mon pull et disparaît dans la salle de bains attenante. J’ai soudain l’impression que la pièce se vide de toute vie, de toute substance. Je ressens son absence dans mon corps, comme si un poids tombait sur mes épaules, comme si un trou se creusait dans ma poitrine. Calista est si... *vivante*. Je reste assis au bord du lit, mes bras appuyés sur mes cuisses, le dos légèrement voûté. La légèreté de notre échange se dissipe, effacée par mes réflexions.

Elle m’aide. Elle m’aide et je lui mens. Je me suis même

inventé une famille au Canada pour justifier ma présence à Lac Flambeau ! Je prends ma tête entre mes mains. Mais ai-je vraiment le choix ? Si je veux retrouver ma mère et en apprendre davantage sur elle, je ne peux pas lui révéler ma véritable identité. De toute manière, je suis seulement de passage. Je ne compte pas m'éterniser des jours auprès de cette inconnue. Cette parfaite, mais charmante, inconnue.

Elle réapparaît sur le seuil de la chambre.

Me redressant, je me tourne à demi vers elle pendant qu'elle traverse la pièce pour rejoindre le couloir.

– Merci, lâché-je d'une voix un peu enrouée.

Elle semble étonnée.

– De rien.

Pour Calista, tout semble couler de source. À croire que tendre la main sans rien demander aux autres est la chose la plus naturelle du monde.

– C'est que...

Je voudrais lui expliquer ce que son acte désintéressé signifie pour moi. Je voudrais trouver les mots. Je passe une main dans mes cheveux, gêné.

– Je n'ai pas vraiment l'habitude qu'on m'aide.

Elle acquiesce.

– J’avais deviné, m’avoue-t-elle avec une grande douceur.

Je ne trouve rien à ajouter – ni elle. Durant un bref instant, seuls nos regards communiquent, intenses. Et Cali cède la première, embarrassée par ce lien invisible, inexplicable.

– Ne bougez pas. Je vais vous trouver un pyjama pour cette nuit. Ce sera plus confortable.

Elle s’éloigne alors dans le corridor, disparaissant de ma vue et me laissant vidé de mon énergie. Je suis déjà allé trop loin avec elle... quand bien même voudrais-je faire marche arrière, je ne le pourrais plus. Je lui cache mon identité, mon passé et pourtant, je n’ai aucune envie de m’éloigner. Et j’ai la sensation d’être pris au piège de mes mensonges. Ou de mes sentiments ?

Egalement disponible :

Le père Noël était presque parfait

Calista rêve d'un miracle de Noël pour sauver le café familial, menacé de fermeture. Mais pour commencer, elle a droit à une surprise tombée du ciel !

Liam vient d'avoir un accident de voiture, il est blessé et désorienté. Calista n'écoute que son bon cœur et le recueille chez elle, lui offrant un toit et de quoi se remettre. Mais Liam n'est pas celui qu'elle croit, et il n'est pas venu dans cette petite ville par hasard... Alors que les sentiments s'en mêlent, les deux jeunes gens entament une relation mouvementée et basée sur un mensonge inextricable.

Et si la vérité était plus complexe encore que les secrets ?

[Voir sur le site des Éditions Addictives](#)



Egalement disponible :

Agaçant, sexy et dangereux

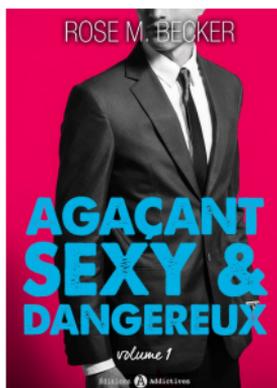
Celui que Billie prenait pour l'amant parfait se révèle être un parfait connard.

P-DG du journal le plus lu de New York, Sean Cavendish n'a pas hésité à révéler dans ses colonnes qu'elle a eu un enfant du futur président des États-Unis !

Le scandale éclate, et la vie de la jeune femme est ravagée. Elle refuse les excuses de Sean, luttant contre les sentiments et la sensualité qu'il lui inspire.

Mais quand la petite Celia disparaît, Billie n'a d'autre choix que de se tourner vers Sean. Pour retrouver sa fille, elle ferait n'importe quoi... même renouer avec l'homme qui est à l'origine de son malheur !

[Voir sur le site des Éditions Addictives](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com/catalogue_ebook/

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Octobre 2016